

Le nombre des habitations a ainsi augmenté :

	1868	1882	Aug.
Nombre des maisons . . .	3,260	4,599	41 0 0
Nombre des dépendances . . .	5,677	7,516	60 0 0

A cet entassement progressif de la population s'ajoutent d'autres conditions défectueuses, l'absence de jardins, le manque d'eau, la mauvaise tenue intérieure des maisons, une canalisation insuffisante, une grande négligence dans les services de voirie. Il n'est donc pas étonnant que les logements ouvriers laissent beaucoup à désirer à Varsovie. Nous allons examiner rapidement quelle est à cet égard la situation, et nous chercherons ensuite à préciser les causes du mal pour mieux apprécier les moyens d'y porter remède.

I

Le recensement de 1882 a compté à Varsovie 79,258 logements comprenant 207,120 chambres. Près de la moitié (46 %), n'ont qu'une chambre ; le quart environ (23 %) dispose de deux pièces (dont l'une n'est le plus souvent qu'une cuisine). Ces deux catégories réunies, c'est-à-dire les logements de la classe pauvre, forment ainsi 69 % soit à peu près les 7/10es de l'ensemble, et comprennent 73,002 chambres, c'est-à-dire le tiers du nombre total. D'autre part si le nombre moyen des habitants par chambre est en général de 1.88, pour les logements à 1 chambre il double, de sorte qu'on peut dire que les deux tiers au moins de la population s'agglomèrent dans les deux catégories de logements que nous venons de définir. Cette proportion paraîtra même au-dessous de la vérité si l'on songe que parmi les logements à trois pièces beaucoup comprennent un atelier et sont encore pauvrement habités ; beaucoup aussi sont en réalité sous-loués en détail, et le nombre des sous-locataires n'était pas au recensement moindre de 48,845. Enfin les domestiques, que le recensement chiffrait, enfants compris, à 35,429 personnes, sont trop souvent fort mal logés, dans les mansardes ou des soupentes, bien qu'ils soient recensés comme appartenant aux logements spacieux. Bien loin d'être exagérée la proportion que nous avons indiquée est donc plutôt dépassée dans la réalité.

Examinons de plus près les conditions de ces logements pauvres.

D'une manière générale, et bien que la statistique ne soit pas précise sur ce point, on peut dire que plus les logements sont pauvres, plus ils sont mal organisés, plus les chambres sont étroites, basses, mal aérées, humides, etc. Très nombreux sont les sous-sols et les mansardes qui laissent tant à désirer au point de vue de la salubrité ; ils atteignaient au recensement de 1882 jusqu'à 17 % du nombre des locaux, et abritaient

un million afin de passer l'hiver en printemps ? Même pour ceux qui occupent des logements moins déshérités, le poids des obligations sociales n'est-il pas singulièrement lourd, quand il leur faut dans de telles conditions élever de nombreux enfants, soutenir leurs vieillards, soigner leurs malades, et garder une conduite morale avec un travail régulier !

Peut-être dira-t-on que toutes les capitales offrent le spectacle des mêmes misères ? Il est malheureusement facile de montrer que Varsovie est fort au-dessous des grandes villes de l'étranger, quand on envisage la proportion des pauvres gens et des logements misérables, le prix des locations et les conditions d'existence. Le loyer d'une chambre, par exemple, est extraordinairement élevé. Le cadastre de l'impôt en 1886 relève 4,215 immeubles comprenant chacun 49.59 chambres, ce qui pour le revenu total (probablement un peu dissimulé et inférieur à la vérité) de 17,261,460 roubles, ferait ressortir le prix de chaque chambre en moyenne à 82 roubles par an (valeur nominale.) A Londres, le prix moyen d'une chambre est de 3 sh. 10 den. par semaine ou 61 roubles (valeur nominale) par an. A Paris, M. Raffalovich évalue le loyer moyen d'une chambre d'ouvrier à 350 francs par an, soit 87 roubles et demi. A Berlin, le prix moyen ressort à 252 marcs, soit 78 roubles et demi ; il est à peine inférieur à Hambourg, mais il s'abaisse notablement à Leipzig et surtout à Dresde (51 r.). On voit déjà que partout les prix sont plus bas qu'à Varsovie, ce qui permet à la classe laborieuse de ne pas descendre jusqu'aux logements les plus mauvais. La comparaison avec Berlin et Leipzig, d'autant plus instructive que ces villes se sont développées récemment, n'est pas à l'avantage de Varsovie. Voici, par exemple, pour ces trois villes la proportion pour 100 des logements les plus défectueux :

	Varsovie.	Berlin.	Leipzig.
Logements sans foyer	4 %	1.3	2 seulement
— sans lumière	2 %	néant	néant.
Mansardes	11.4 %	4 %	

A la vérité, les sous-sols sont plus nombreux à Berlin, mais en revanche ils sont plutôt occupés par l'industrie et par conséquent moins habités.

On voit qu'en résumé nulle part la situation ne semble pire qu'à Varsovie, et malheureusement elle ne paraît pas près de s'améliorer, au contraire. Ainsi, en 1868, les logements à deux chambres formaient 43 % du nombre total ; aujourd'hui ils n'en font plus que 23 %. La population a donc dû se restreindre à occuper des locaux moindres, ce qui a fait monter à 46 % les logements à une seule chambre. Même diminution relative dans les appartements à trois ou quatre chambres, qui sont descendus de 25.13 % à 19.17. En même temps, la population entassée dans les mansardes a passé de 30,600 à 39,918 âmes. Ainsi

dans la force de l'âge, pères et mères indispensables à leurs familles, coopérateurs nécessaires au travail national. Il va de soi que l'état sanitaire, la fréquence des maladies et des épidémies, sont en relation étroite avec la mortalité qui n'est en quelque sorte que la caractéristique extrême. Il suffit à cet égard de citer un fait : en 1887, année normale d'ailleurs, 15.20 % des morts ont succombé à des maladies contagieuses, ce qui est une proportion considérable en l'absence de toute épidémie. C'est évidemment surtout sur la population entassée dans les bouges étroits, malsains, sans air que pèsent les maladies et la mort. L'amélioration de ces dures conditions d'existence est donc commandée par l'humanité ; mais elle est, en outre, dans l'intérêt direct des autres classes de la population. Ces mauvaises conditions hygiéniques déterminent en effet de nombreux foyers de contagion : en tout temps, les émanations délétères viennent des quartiers pauvres, montent des sous-sols, descendent des mansardes ; et s'il survenait quelque terrible épidémie, le fléau sévirait partout, comme pour rappeler aux hommes les liens et les devoirs de solidarité qui les unissent. Si l'on se place au point de vue économique, l'intérêt général n'est pas moins directement en jeu. Nous avons dit qu'il meurt chaque année en plus de la proportion normale 2,100 personnes productives. En évaluant le travail de l'homme à 1 rouble par jour en moyenne, c'est de ce chef une perte annuelle de 766,500 roubles. Il y faudrait ajouter le dommage causé par les maladies. En supposant 10 cas seulement pour 1 décès anormal et une durée moyenne de dix-huit jours, c'est une nouvelle perte de 378,000 roubles, soit au total plus d'un million de roubles. Si nous comparons au travail de l'homme fait l'ensemble des dépenses effectuées pour élever et instruire les jeunes gens qui meurent prématurément, nous ne pourrions évaluer le total de ces pertes à moins de 2 millions et demi de roubles. Ne serait-il pas singulièrement inquiétant de voir de pareilles saignées devenir chroniques et appauvrir continuellement notre société ? Déjà la statistique nous révèle cette perte régulière des éléments productifs, c'est-à-dire la proportion plus faible qu'ailleurs des hommes faits par rapport aux enfants et aux jeunes gens au-dessous de 20 ans. Ainsi, d'après le recensement fait en 1882 à Varsovie, on aurait le tableau suivant :

	Varsovie.	Berlin.	Paris.
Au-dessous de 20 ans	43 %	36 %	28 07
A l'âge productif (de 20 à 60 ans)	52	59	63

Nulle part, on le voit, le rapport n'est aussi défavorable, nulle part par conséquent la population n'est relativement plus faible pour le travail et la production. Pour conclure nous pouvons donc dire que la grande mortalité et la fréquence des maladies entraînent un affaiblissement économique au détriment de la population tout entière.

guyons et 3,334 filles, soit 10,547 enfants dans toutes les écoles, même les petites écoles juives : c'est à peine 6 1/2 % du total des enfants qui atteignaient alors le chiffre de 163,788. Si l'on défalquait tout ce qui concerne les classes aisées on arriverait à constater que la population des logements pauvres ne donne à peu près aucune instruction aux générations qui s'y forment.

Nous n'avons pas la prétention d'établir que tous ces maux aient pour unique source la détestable condition des logements ouvriers. Il est clair que beaucoup d'autres causes viennent ici confondre leurs effets. Mais il est indubitable que la misère des taudis provoque ces souffrances, les entretient, les aggrave. Après avoir constaté les faits, le devoir s'impose donc d'en rechercher les origines afin d'en mieux saisir le remède.

(à suivre)

Revue et Livres

"RECUEIL LITTÉRAIRE."—Nos abonnés ont pu déjà lire dans nos colonnes des appréciations de cette revue qui était sous la direction de M. Victor Grenier. Celui-ci, qui est typographe et imprimeur, s'acquittait bien de sa tâche. Mais les soucis du métier et des affaires laissent peu de temps à consacrer aux délicates attentions qu'exige la direction d'un recueil littéraire : c'est la raison qui a dû faire consentir M. Grenier à céder ses fonctions de directeur à M. Pierre Bédard, un jeune lui aussi, dont le nom déjà fort avantageusement connu dans le monde des lettres canadiennes, est un sûr garant que le *Recueil Littéraire* conservera le prestige acquis et ne manquera pas d'entrer dans la voie du progrès que lui assurait le talent de sa rédaction. Les abonnés du *Recueil Littéraire* reconnaîtront du reste en M. Pierre Bédard un ancien collaborateur qu'ils ont appris depuis longtemps à estimer.

Le *Recueil Littéraire* prend une apparence physique toute nouvelle : la composition et l'impression sont très soigneusement exécutées sur du beau papier fort, la couverture est élégante et jolie, et le format est restreint aux proportions des revues du genre. Il y a donc amélioration notable, l'on pourrait dire *renaissance*, et à ce point de vue, nous ne sommes pas surpris de lire sur le premier numéro paru sous la direction de M. Bédard, l'inscription *Tome I. — Ire Année.*

Nous voyons les noms des anciens colla-